

JEAN-FRANÇOIS ROCHARD
Università di Trieste

Anonyme : *Enée*

Pendant qu'Enée lui racontait ses exploits, la reine Didon était fascinée par les malheurs et les douleurs, les pertes et les peines qu'il avait endurées. Elle le regardait avec douceur, à mesure qu'Amour s'emparait d'elle. Amour la pique, Amour la tourmente. Elle soupire souvent et change de couleur. Quand fut venu le moment de se coucher, elle fit préparer les lits. Elle l'a accompagné dans la chambre où les lits avaient été garnis de couvertures et de riches étoffes. La reine assista au coucher d'Enée qui était très fatigué. Et ce n'est qu'avec une peine immense qu'elle ne put le quitter. Quatre contes l'ont emmenée dans sa chambre : il s'y trouvait cent demoiselles, toutes de grande valeur, filles de comtes et de rois, aucune de vilaines conditions, qui servirent la reine à son coucher. Lorsqu'elle est seule dans sa chambre tranquille, Didon ne peut l'oublier, celui pour qui Amour la torture tant. Elle commence à se souvenir de lui, à se remémorer en son cœur son visage, son corps, son allure, et ses mots, ses actions, son discours, les batailles qu'il lui conta.

Pour rien au monde, elle ne pouvait dormir : elle se tournait et se retournait souvent ; elle se pâme et s'agite, elle s'essouffle, soupire et suffoque, elle se démène énormément et souffre, elle tremble, frissonne et tressaille, le cœur lui manque et elle défaille. La reine est très agitée, et quand vient le moment où elle perd conscience, elle pense être allongée tout contre lui, entre ses bras, entièrement nu, elle croit l'embrasser et l'étreindre. Elle ne sait ni dissimuler ni feindre son amour : elle embrasse sa couverture, mais n'y trouve ni consolation ni amour. Mille fois elle baise son oreiller au nom de l'amour qu'elle voue au chevalier. Elle croit que celui qui est absent est présent auprès d'elle, dans son lit : il n'est pas là, il était ailleurs. Elle lui parle comme s'il l'entendait, elle le cherche à tâtons auprès d'elle dans son lit. Comme elle ne le trouve pas, elle se frappe des poings, elle pleure d'un chagrin infini, des larmes mouillent ses draps ; la reine ne cesse de se retourner, tour à tour sur le ventre et sur le dos. Elle ne peut s'apaiser, elle se débat sans répit, et la nuit lui réserve violemment douleur et peine. Elle se tourmente de maintes façons. Elle ne sait pas ce qui l'a surprise : c'est le poison mortel qu'elle avait bu. Elle n'a pas su que la rage d'amour lui provenait de l'enfant qu'elle avait tenu et embrassé. Elle ne peut éviter le fardeau de la nuit qui dure tant et tant. Elle pense ne jamais revoir le jour.

Dès qu'elle peut l'apercevoir, à la pointe de l'aube, elle s'est levée. Elle n'appelle ni chambrière ni nulle autre femme à son service. Elle était enflammée d'une fièvre mortelle, le feu de l'amour la torturait terriblement. Elle accourt auprès de sa sœur : "Anna ma sœur, je meurs, je ne vivrai pas.

- Qu'avez-vous donc ?
- Le cœur me manque.
- Etes-vous souffrante ?
- Je suis en bonne santé.
- Qu'avez-vous donc alors ?
- L'amour me laisse sans force, je ne puis le cacher, j'aime.
- Qui ?
- Je vais te le dire ; par ma foi, celui..."

Et quand elle dut le nommer, elle se pâma et ne put parler.

v. 1197-1278

[...]

Didon était tellement occupée à se lamenter, et les Troyens se mirent si bien à cingler, qu'elle ne put plus apercevoir aucun navire. Elle crut alors mourir de chagrin, elle se frappe la poitrine et s'arrache les cheveux. Si profond est le chagrin que ses gens manifestent, ils ne peuvent la reconforter, nul n'ose lui parler. Elle va errant comme une folle. Elle se rend dans sa chambre où sa sœur avait préparé un grand bûcher et ce qu'elle avait ordonné. Auparavant elle l'avait fait appeler et avait fait évacuer la chambre : elle ne voulait pas que sa sœur s'y trouvât, qu'elle l'empêchât et qu'elle fût détournée de ce qu'elle désirait.

Didon est seule en sa chambre, il n'y a personne pour arrêter la folie qu'elle envisage, tirer l'épée du Troyen : quand il la lui avait donnée, il ne se doutait pas qu'elle perdrait la vie par son épée. Elle prit l'épée toute nue, s'en frappa sous le sein ; et subitement elle se jette dans le bûcher que sa sœur avait préparé. Elle se couche avec les riches vêtements du Troyen. Elle se vautre et se démène dans le sang. Douloureusement elle dit : "j'ai adoré ces parures, tant qu'il plut à Dieu je les ai protégées ; je ne puis continuer à vivre, je veux rendre l'âme dans ces vêtements. C'est pour mon malheur que je vis ces parures qui m'apportèrent mort et destruction ; c'est pour mon malheur que je vis celui qui m'en fit don. Je l'ai tant aimé, à en devenir folle, à l'encontre de moi-même. Je veux finir ma vie sur ces vêtements et sur ce lit où je fus déshonorée. Ici je laisse mon honneur et mon royaume et j'abandonne Carthage sans héritier. Ici je perds mon nom, toute ma gloire, mais je ne mourrai pas ainsi sans qu'on s'en souvienne, sans qu'on ne parle toujours de moi, au moins parmi les Troyens. Je fus très courageuse et très

sage, avant que l'amour ne me poussât à une telle rage, et j'eusse été bien heureuse s'il n'était venu dans mon pays, ce Troyen qui m'a trahie : par amour pour lui, je perds la vie. Il m'a tuée très injustement ; je lui pardonne ici ma mort. En signe de réconciliation et de paix, j'embrasse ses parures en son lit. Je vous pardonne, Seigneur Enée."

v. 2007-2067